

# Tout le monde à terre !

PAR CLAUDE ARNAUD

**L**e roman n'est plus systématiquement synonyme de fiction. On n'est plus assez crédule pour se passionner pour des personnages d'invention pris dans des actions imaginaires, comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Les écrivains cherchent plutôt à révéler, en s'appuyant sur des êtres de chair et des faits connus, ce qu'il y a de trouble dans la réalité. Ils nous disent le vrai, mais de façon si ambiguë et littéraire que ce vrai prend un tour irréel ou fictif, comme souvent dans le fin fond de nos consciences.

Javier Cercas tenta d'abord d'écrire un « authentique » roman sur le coup d'État avorté du colonel Tejero, en 1981, mais il jeta l'éponge après deux versions. Le récit de cette

prise en otage des quatre cents députés des Cortes, qui frappa le monde entier, ne supportait pas l'intrusion de figurants feints ; Adolfo Suarez, Premier ministre en titre, Santiago Carillo, le chef du Parti communiste, et le général Mellado, un ancien putschiste de 1936 rallié à la démocratie, seuls à refuser de s'allonger devant les putschistes, étaient infiniment plus humains, contradictoires et donc littéraires que leurs rivaux fictifs. C'est en reconstituant avec une précision d'orfèvre cet ultime hoquet phalangiste que Cercas allait s'avérer le plus romanesque.

Lente au sortir de la gare, sa locomotive montre tant de puissance, une fois lancée, qu'il devient impossible de quitter ce voyage au bout de la nuit franquiste. En remontant tous les fils des complots divergents qui s'appuyèrent l'un l'autre, ce jour-là, comme en rendant les ambiguïtés du roi, des socialistes et, bien sûr, des militaires, Cercas – qui ne manque pas de citer Borges (« *Tout destin, aussi long et compliqué soit-il, se résume au fond à un seul moment : le moment où l'homme apprend pour toujours qui il est* ») – fait mieux que s'imposer comme un grand marionnettiste du drame national espagnol – les nombreux lecteurs des « Soldats de Salamine » en étaient déjà convaincus : il restitue à l'Histoire sa part d'étrangeté et de hasard qui inspira déjà un Plutarque et un Shakespeare. Comme il fait d'Adolfo Suarez un caractère digne de Flaubert, un Frédéric Moreau phalangiste que son ambition, son optimisme et sa souplesse auraient métamorphosé en un Rastignac de la démocratie. Figée dans sa monarchie restaurée, l'Espagne n'eut pas de grands romanciers réalistes au XIX<sup>e</sup> siècle ; en politique comme en littérature, elle a désormais rattrapé son retard. ■

« Anatomie d'un instant », de Javier Cercas. Trad. de l'espagnol par Elisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic (Actes Sud, 430 p., 24,80 €).



Javier Cercas

**UNE FOIS LA LOCOMOTIVE LANCÉE, IMPOSSIBLE DE QUITTER CE VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT FRANQUISTE.**